

Mardi 22 octobre 2019

CULTURE

MARDI 22 OCTOBRE 2019 - Midi Libre

« Je crois à une forme d'utopie, à un côté réparateur du cinéma »

ANDRÉ TÉCHINÉ

Le réalisateur est l'invité d'honneur du Cinéma à Montpellier. Il parle de sa conception du cinéma.

Propos recueillis par
Jean-Marie Gavaldà
jmgavaldà@midi-libre.com

Avez-vous un premier souvenir de cinéma ?
Pas de souvenir précis. Enfant, j'allais au cinéma tous les dimanches et deux fois par semaine pendant les vacances. J'étais interne. Je voyais les films sans faire de distinction. C'était un enchantement permanent, sans doute parce que le cinéma était la seule forme d'évasion que j'avais trouvée. Je m'évadais de mon milieu, de ma famille, de la discipline assez militaire de l'école. Le cinéma n'avait alors rien de culturel ou de normatif. Je ne faisais pas de différence entre un bon et un mauvais film. J'avais tout sans aucun discernement esthétique.

C'est venu plus tard.
Oui, pendant l'adolescence en lisant des revues comme *Les Cahiers du Cinéma*. J'ai commencé à entrevoir que certains films étaient plus intéressants que d'autres, avec une échelle de valeur esthétique. J'ai alors eu l'envie, et même la passion, de construire un pont avec cette culture cinématographique que j'ignorais : les grands classiques ou les grands modernes de l'époque comme Bergman ou Antonioni. C'était, comprendre comment s'organisait la magie du cinéma.

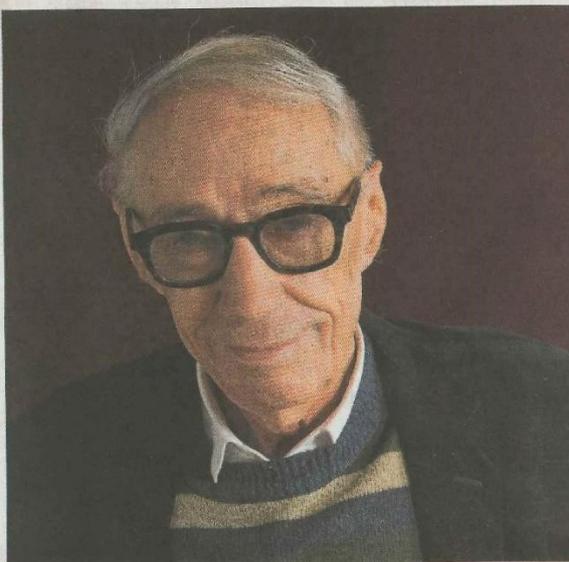
Un film en particulier vous a marqué ?
Oui, et paradoxalement parce que ce film m'avait déçu : *Justice est faite de Cayatte* en 1960. Je n'avais pas aimé ce lieu clos, étouffant. Peut-être parce qu'il me rappelait la vie que je menais à l'époque. Par la suite, j'ai fait un rejet sur les films de procès. Beaucoup plus tard, quand j'ai réalisé *L'homme qui aimait trop*, d'après l'affaire Le Roux/Agnelet à Nice, j'ai eu un conflit avec le producteur qui voulait

une séquence de procès. Je l'ai placée dans la toute dernière partie du film mais je me suis mal débrouillé. Elle était pompeuse, démonstrative. J'aurais mieux fait de la retirer.

À l'opposé de l'enfermement, les paysages constituent souvent de grandes respirations, ceux du Sud-Ouest surtout.
Oui, absolument. J'ai un attachement très profond aux paysages de mon enfance. Le cinéma me permet de renouer avec eux, comme dans *Le Lieu du crime* tourné à Auvillar et autour de Moissac. J'avais choisi l'automne à cause de son côté flamboyant. Ce qui m'a posé un problème de scénario car il incluait une communion solennelle, un événement qui se déroule toujours en juin. Je me retrouvais dans une forme d'incompatibilité, comme souvent dans mes films. Que choisir ? Le réalisme du mois de juin ou bien le cinéma et son automne flamboyant ? J'ai choisi l'automne car le cinéma l'emporte toujours.

Vous prenez de la distance avec le réalisme mais un grand naturel circule dans vos films.
Je n'ai pas de système, ni de théorie. Ma démarche consiste à prélever des éléments dans la réalité que je reconstruis pour créer une fiction et entraîner le spectateur. Rien n'est figé. Chaque film obéit à ses propres règles, chaque fois différentes. Un

« Le cinéma était un enchantement permanent qui me permettait de m'évader de mon milieu, de ma famille »



André Téchiné a animé une master-class et présenté plusieurs films au Cinéma.

ERIC CATAPANO

embarquement sur une nouvelle aventure artistique et humaine.

Un film rare figure dans la rétrospective. C'est "Loïn" qui préfigure le phénomène des migrants.
C'est un film qu'on ne voit jamais mais qui compte beaucoup pour moi. Il montre un mur qui se dresse sur la Méditerranée. *Loïn*, c'est l'Europe vue de l'autre côté de la Méditerranée. Dans Tanger, terre d'accueil, d'exil, de circulations, un jeune Marocain poussé par des contraintes économiques brûle de traverser la mer pour travailler, se créer une autre vie. En 2000, on n'en parlait pas trop. D'une façon générale, j'aime mettre des images et des scènes là où il y a des manques, construire des fictions sur ce qui est un peu écarté. C'est pareil avec les amours adolescentes de *Quand on a*

« J'aime mettre des images là où il y a des manques, construire des fictions sur ce qui est un peu écarté »

17 ans. C'est quelque chose qu'on ne montre pas trop, une histoire d'amour possible entre deux garçons adolescents. Le récit, la matière vivante du cinéma viennent combler une lacune pour que cette histoire ne soit pas complètement ignorée ou refoulée.

Une histoire d'amour entre deux garçons au lycée, c'est devenu tout de même plus banal ?

« Ça devrait être mais si vous discutez avec les associations LGBT, vous découvrez qu'il y a une recrudescence des violences homophobes. Dans notre monde que l'on dit progressiste, il y a des retours inquiétants. »

"Quand on a 17 ans" fait écho aux "Roseaux sauvages" ?

Les roseaux sauvages a été perçu comme un film sur la découverte de l'homosexualité alors que c'était pour moi un thème périphérique. Je voulais surtout parler de l'arrivée de la guerre d'Algérie. De la même façon, *Quand on a 17 ans* montre une histoire d'amour entre deux garçons de classes sociales différentes mais il évoque aussi, à travers l'absence d'un père, une opération militaire française extérieure que l'on a tendance à oublier. Dans ce film, on voit également comment, au fin fond

d'une France rurale qui m'attire, certains élèves, fils de paysans, doivent se lever très tôt, faire de longs trajets, parfois à pied, pour se rendre au lycée. Le rapport à la scolarité n'est pas ici d'une sorte de conquête quotidienne d'ordre physique. Ce qui peut déboucher sur une forme d'exclusion.

Vos préoccupations sont souvent sociétales.

Ce regard n'a rien de sociologique mais je crois à une forme d'utopie, à un côté réparateur du cinéma. Mon rêve serait de réparer avec les films un monde qui va mal, même si ça paraît un peu grandiloquent de le dire comme ça. J'ai aimé récemment *Once upon a time* de Quentin Tarantino qui répare la mort de Sharon Tate par le cinéma. Plus les temps qui courent, cette utopie réparatrice me paraît moins vaine et excitante.



BIO EXPRESS

Né en 1943 à Valence-d'Agen (Tarn-et-Garonne), André Téchiné a d'abord été critique aux *Cahiers du Cinéma* avant de devenir réalisateur, aujourd'hui pilier du cinéma français à la personnalité discrète. En 1975, *Souvenirs d'en France* est le premier jalor d'une filmographie prolifique qui compte des succès, quelques couacs aussi. Aux débuts flamboyants et esthétisants (*Barocco*, *Les sœurs Brontë*, *Hôtel des Amériques*), succèdent des films plus intimistes (*Rendez-vous*, *Le lieu du crime*, *L'embrasse pas*, *Les Voleurs*, *Les Égarés*, *Les Témoins*...). Avec *Ma saison préférée* et *Les Roseaux sauvages* (trois César), Téchiné donne une touche autobiographique. *L'Adieu à la nuit* (2018) est son dernier film.